

LA SURVIE D'ESCHYLE À LA RENAISSANCE: VINGT ANS APRÈS

Introduction

Quand Vittorio Citti m'a demandé, sur la base d'un ouvrage que j'ai publié, il y a 16 ans, de venir parler d'Eschyle au colloque qu'il organisait, les défis qu'il me lançait étaient encore plus nombreux qu'il ne se l'imaginait. D'abord, parce que j'ai deux passions dans le domaine de mes recherches, d'une part Eschyle, d'autre part la littérature des voyages, et que je me suis plutôt laissée envahir par la seconde au cours de la dernière décennie; ensuite, parce que j'exerce depuis près de trois ans la fonction de doyen de faculté et que cette fonction est plus apte à développer d'éventuels talents administratifs qu'une recherche originale; enfin parce que, conformément à l'expérience de l'étude et de l'écriture: «on n'achève pas un livre, on l'abandonne». J'éprouve par conséquent quelque crainte à replonger en arrière et à soumettre, avec le recul que permettent les années écoulées, 'mon' Eschyle à ma propre critique, aiguillonnée par l'expérience acquise et par les réactions de mes confrères. C'est cependant le risque que j'ai pris aujourd'hui, en pensant à mon élève Elie Borza qui a entrepris une étude similaire sur la fortune de Sophocle à la Renaissance en bénéficiant des acquis les plus récents.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, il ne me paraît pas inutile de préciser les buts que je poursuivais dans mon étude d'Eschyle et les résultats obtenus eu égard à ces perspectives.

En fait, je voulais surtout déterminer dans quelle mesure ma passion pour le plus ancien des Tragiques athéniens avait été partagée par les humanistes de la Renaissance et quelles étaient les raisons de leur estime, ou au contraire de leur indifférence, voire de leur mépris. Comme on disposait déjà à l'époque de quelques articles sur le sujet¹, je m'attendais à ce que le succès d'Eschyle à la Renaissance ait été plus que mitigé. Mais j'ai voulu vérifier ces affirmations de mes prédécesseurs en m'appuyant sur une documentation plus large. Comme la quête de documents pouvait s'engager dans de multiples directions, je me suis concentrée sur ce qui constituait le noyau dur des sources de la connaissance sur Eschyle, à savoir d'une part les éditions du texte grec, d'autre part, les traductions et les commentaires de celui-ci; je leur ai joint toutefois une imitation, le *Parabata vincitus* de Jacques-Auguste de Thou (1595, 1599), dont l'inspiration eschyléenne était trop évidente pour que cette pièce ne soit pas associée aux traductions. Dans les limites ainsi définies, j'eus le bonheur de découvrir quelques oeuvres intéressantes, inconnues ou estimées perdues à l'époque où je menais mon enquête: je songe en particulier à ce qui était alors l'unique exemplaire répertorié de l'édition grecque du *Prométhée enchaîné* publiée par Dorat en 1548, dont un second

¹ Par exemple, R. Sturel, *Essai sur les traductions du théâtre grec en français avant 1550*, *Revue d'histoire littéraire de la France* 20, 1913, 269-96, 637-66; G. Méautis, *Eschyle dans la littérature française*, *ibidem* 24, 1917, 428-39; R. Hirsch, *The Printing Tradition of Aeschylus, Euripides, Sophocles and Aristophanes*, *Gutenberg-Jahrbuch*, 1964, 138-46.

exemplaire a été retrouvé à ce jour², aux différents exemplaires annotés de l'édition de Vettori (1557), qui nous ont conservé notamment des bribes de l'enseignement de Dorat et de Portus, et au rapprochement que j'ai pu opérer avec le *Prométhée* de Coriolano Martirano (1556). Par ailleurs, il me fut permis d'atteindre mon but initial: j'ai constaté, en effet, que, conformément à l'intuition de mes prédécesseurs, Eschyle n'avait pas été un auteur véritablement apprécié par les lettrés du XVI^e siècle, bien qu'il ait retenu l'attention de maîtres remarquables parmi eux; de même, j'ai pu, sans prétendre avoir épuisé la question, fournir quelques raisons de cette réticence. Enfin, mon enquête déboucha sur une première analyse de la démarche des éditeurs, traducteurs et commentateurs. Car je me suis bornée, en cette matière, à baliser le terrain: certaines veines furent exploitées, d'autres furent imparfaitement explorées; en particulier, je savais que l'histoire minutieuse du texte et de ses variantes restait à écrire, notamment parce que l'étude des manuscrits eschyléens était loin d'avoir été menée à son terme.

Cette brève rétrospective permettant de situer le contexte dans lequel j'ai entrepris et mené mon étude, il est temps à présent d'évoquer mes regrets et mes souhaits.

Les limites chronologiques

C'est un peu arbitrairement que j'ai fixé comme limites chronologiques à mon enquête les dates de 1518, date de la parution de l'*editio princeps*, et 1610, date de l'achèvement d'un manuscrit de Casaubon, et que j'ai analysé dans ce cadre 21 textes imprimés, 13 exemplaires annotés et 10 manuscrits humanistes. Je ne renie pas aujourd'hui les raisons pour lesquelles j'ai refusé à l'époque de m'engager plus avant dans le XVII^e siècle. Je disposais, en effet, de témoignages nombreux attestant qu'Eschyle avait encore moins été apprécié à cette époque; ce point ne me paraissait dès lors plus devoir être démontré. En outre, bien que cette circonstance n'ait pas été prévue au départ, les travaux philologiques de qualité qui avaient été publiés au cours du grand siècle ont été remarquablement étudiés dans l'intervalle par Jan Gruys³. Celui-ci leur a consacré, dans un livre paru au moment où je défendais ma thèse (1981), des analyses plus ou moins approfondies, selon l'intérêt des oeuvres abordées, à savoir:

- 1. l'édition du texte grec et la traduction latine de l'opus complet publiées à Genève en 1614;
- 2. un premier recueil de fragments de Tragédies grecques et de *testimonia* constitué par Joannes Meursius et publié à Leyde en 1619;

² Il s'agit de l'exemplaire conservé à la Bibliothèque municipale de Rouen sous la cote J.1318. Cf. *Répertoire automatisé des livres du XVI^e siècle conservés à la bibliothèque municipale de Rouen (1501-1550)*, Paris-München-New York 1983, 9.

³ J. A. Gruys, *The Early Printed Editions (1518-1664) of Aeschylus, A Chapter in the History of Classical Scholarship*, Nieuwkoop 1981.

- 3. l'édition du texte et la traduction latine d'extraits des tragiques grecs, publiées par Hugo Grotius à Paris en 1626;
- 4. l'édition, la traduction latine et le commentaire de l'ensemble du corpus eschyléen publiés par Thomas Stanley à Londres en 1663.

Comme l'a remarquablement démontré notre collègue néerlandais, le grand siècle fut en la circonstance moins novateur que collecteur d'informations et rassembleur des travaux produits auparavant. L'ouvrage de Thomas Stanley joue ainsi à l'égard d'Eschyle le même rôle que la section du volume des *Geographi graeci minores* consacrée à la *Navigatio d'Hannon* par John Hudson en 1698⁴. Il n'est dès lors pas surprenant que Jan Gruys lui ait consacré une part importante de son analyse minutieuse. Les spécialistes de l'histoire du texte eschyléen disposaient donc dès 1981 de précieux compléments d'information sur une période qui n'avait pas fondamentalement renouvelé l'approche et la représentation des auteurs grecs en général, du vieux dramaturge en particulier⁵.

En revanche, je regrette de n'avoir pas eu la possibilité de mener des investigations en amont des travaux de l'Aldine, notamment du côté des manuscrits des XVe et XVIe siècles. Mais l'étude systématique de ces derniers était loin d'avoir abouti, même si les travaux pionniers de Turyn et de Dawe avaient déblayé le terrain⁶. Les études amorcées dans les années 70 et 80 autour des apoglyphes du *Mediceus* par H. Friis Johansen, O.L. Smith et M. McCall étaient néanmoins déjà riches de résultats⁷; elles en annonçaient d'autres tout aussi prometteurs. Elles faisaient notamment surgir de nouvelles personnalités, différentes de celles des éditeurs et imprimeurs que j'avais rencontrés, et elles éclairaient les circonstances dans lesquelles les premières éditions avaient vu le jour. Comment ne pas évoquer, en particulier, à côté de Turnèbe, de Robortello et de Vettori, l'éminente figure d'Arsenius de Monembasie, qui joua un si grand rôle dans l'histoire du texte d'Eschyle, sans que les résultats de ses travaux aient été publiés de son vivant?

Depuis 1984, notre connaissance de cette période antérieure à la parution de l'Aldine (1518) a encore progressé, au plus grand bénéfice de l'histoire des premières

⁴ Cf. M. Mund-Dopchie, *La fortune du 'Périple d'Hannon' à la Renaissance et au XVIIe siècle, Continuité et rupture dans la transmission d'un savoir géographique*, Namur 1995, *passim*.

⁵ Noémi Hepp fait les mêmes constatations à propos de l'évolution de la fortune d'Homère en France au XVIe et au XVIIe siècle. Cf. N. Hepp, *Homère en France au XVIe siècle*, *Atti della Accademia delle Scienze di Torino* 96, 1961-1962, 1-120; *Homère en France au XVIIe siècle*, Paris 1968.

⁶ Cf. A. Turyn, *The Manuscript Tradition of the Tragedies of Aeschylus*, New York 1943 (réimpr. Hildesheim 1967); R. Dawe, *The Collation and Investigation of Manuscripts of Aeschylus*, Cambridge 1964.

⁷ Cf. H. Friis Johansen, *The Suppliants. I. The Text with Introd., Crit. App. and Transl.*, Copenhagen 1970; O. L. Smith, *Random Remarks on the Scholia to Aeschylus' Supplices*, *C&M* 28, 1967 = [1970], 75-85; *Notes and Observations on Some Manuscripts of the Scholia on Aeschylus*, *ibidem* 31, 1970 = [1976], 14-48; *Arsenius and Parisinus Graecus* 2070, *GRBS* 12, 1971, 101-11; M. McCall, *The Principal Source of Robortello's Edition of Scholia to Aeschylus' Supplices*, *BICS* 23, 1975, 125-46.

éditions : Marsh Mc Call a pu ainsi affirmer sans crainte qu'en ce qui concerne le texte des *Suppliantes*, attesté uniquement par le *Mediceus* et ses 7 apographe il est vrai, l'enquête est close, car les manuscrits utilisés par les premiers éditeurs sont connus et conservés⁸. D'abord, il a confirmé en 1985, par une collation et une analyse minutieuses des leçons communes et divergentes, que Francesco d'Asola a bien utilisé directement le *Guelferbytanus Gudianus Graecus 88* pour son édition⁹. En second lieu, il s'est penché sur les sources d'Adrien Turnèbe (1552) et a établi le bien-fondé de ce que je considérais comme une suggestion à l'époque. Marsh Mc Call a ainsi révélé en 1988 que les scolies dont l'humaniste français s'était servi pour corriger le texte de l'Aldine ne lui étaient pas connues à travers un exemplaire de l'édition de Robortello (1552) ; en réalité, Turnèbe a utilisé le *Parisinus Graecus 2070*, apographe du *Mediceus*, dû au travail d'Arsenius de Monembasie et localisé dans la Bibliothèque du Roi à Fontainebleau depuis 1542 après avoir transité entre les mains de Francesco d'Asola. On a d'ailleurs conservé la trace du prêt de l'ouvrage consenti à Turnèbe par le bibliothécaire du roi¹⁰. Auparavant, rappelons-le, ce manuscrit avait été copié à trois reprises en Italie; c'est une de ces copies, soit un apographe d'un apographe du *Mediceus*, le *Vaticanus Graecus 1464*, qui a servi de base à l'*editio princeps* des scolies réalisée par Francesco Robortello, comme l'avaient déjà démontré les études complémentaires d'O. L. Smith et de M. Mc Call respectivement en 1971 et 1975.

Les investigations du côté des manuscrits du XVe siècle pourraient apporter encore bien des éléments neufs, mais elles prendront plus de temps en ce qui concerne la triade byzantine, attestée par un grand nombre de manuscrits. Elles permettraient notamment de mieux suivre la circulation du texte, à un moment où l'édition manuscrite concurrence valablement l'édition imprimée et où les humanistes formulent leurs attentes à l'égard de la transcription des textes classiques: établissement d'une écriture humanistique plus lisible, abréviations plus rares, interlignes plus grands, textes sans gloses etc. Dans la foulée elles sortiraient également de l'ombre les collectionneurs et possesseurs de manuscrits, dont les noms ne renvoient pas toujours à des personnages inconnus. Epinglons, par exemple, à côté du célèbre possesseur du *Mediceus*, Niccolo de Niccoli et de son non moins célèbre intermédiaire Giovanni Aurispa, les noms du cardinal Bessarion, du cardinal Ridolfi, de Fulvio Orsini, Gian Vincenzo Pinelli, tous collectionneurs de manuscrits, sans oublier le cardinal Marcello Cervini, le futur pape Marcel II, qui joua un rôle non négligeable dans les réseaux de

⁸ M. McCall, *The Second Source of Turnebus' Edition of Aeschylus' Supplices*, BICS 35, 1988, 127-58.

⁹ M. McCall, *The Source of the Aldine Edition of Aeschylus' Supplices*, BICS 32, 1985, 13-34.

¹⁰ Sur ce prêt du *Parisinus Graecus 2070*, voir H. Omont, *Catalogue des manuscrits de Fontainebleau sous François I^{er} et Henri II*, Paris 1889, VII, X, n.2, 6-7.

relations humanistes dont l'aboutissement fut l'édition de Pier Vettori, première édition (1557) à fournir le texte complet de l'*Agamemnon*¹¹.

Les échanges et les débats de la République des Lettres

L'intérêt pour les milieux humanistes n'ayant cessé de croître au cours des deux dernières décennies, on assiste également à une multiplication de travaux relatifs à la biographie et au parcours érudit de lettrés illustres et moins illustres. Chaque année nous sommes ainsi davantage en mesure de reconstituer le réseau de relations noué entre les humanistes d'une même contrée, mais aussi à travers l'Europe, relations qui ont favorisé l'émergence de la fameuse République des Lettres. Bon nombre des lettrés qui se sont penchés sur Eschyle ont évidemment bénéficié de ce supplément de connaissances. Les uns ont été l'objet d'études ponctuelles éclairant l'un ou l'autre pan de leur activité : il suffit de consulter les bibliographies spécialisées, telles que le *Supplementum bibliographicum* de la revue *Humanistica Lovaniensia*, pour voir davantage mis en lumière des humanistes grands et moins grands, à l'instar de Jean Dorat, de Francisco Robortello, de Jean Caselius et d'Isaac Casaubon. Par ailleurs, les figures éminentes d'Adrien Turnèbe et de François Portus ont trouvé leur biographe¹².

En outre, ces différentes études ont fait surgir des documents d'archives inédits, mis en évidence des correspondances éditées ou manuscrites, utilisé les préfaces de nombreux ouvrages, apportant sur les travaux philologiques de l'époque un éclairage nouveau. Ajoutons à ces recherches biographiques les réseaux internationaux de chercheurs qui exploitent les fonds de bibliothèques humanistes naguère largement méconnues¹³. Le déploiement de tels efforts dans de multiples directions permet désormais d'établir ce que Jean-Louis Charlet appelle la carte génétique des éditions et traductions d'auteurs anciens ou, pour reprendre ses propres termes, «la mise en œuvre d'une philologie biologique, c'est-à-dire, une philologie attachée à comprendre et à reconstituer à la fois les processus vitaux de l'élaboration d'un texte par son auteur (l'existence de manuscrits d'auteur ou corrigés par l'auteur et des états successifs d'un texte – données qui font presque toujours défaut pour les auteurs antiques – permet souvent de reconstituer le mouvement qui a porté un texte à la vie) et la vie, parfois même la mutation, de ce texte dans les différentes phases de sa

¹¹ Cf. M. Mund-Dopchie, *Les premières étapes de la découverte d'Eschyle à la Renaissance, Dotti bizantini e libri greci nell'Italia del secolo XV*, Atti del Convegno internazionale Trento 22-23 ottobre 1990, éd. M. Cortesi e E. V. Maltese, Napoli 1992, 321-42.

¹² Kallergis Iraklis E., Φραγκίσκου Πόρτου υπόμνημα στον Αισχύλο, *Ariadne* 2, 1984, 69-87, Κριτικά και ἐρμηνευτικά στον Ἀγαμέμνονα ἀπὸ τὸ ἀνέκδοτο υπόμνημα τοῦ Φραγκίσκου Πόρτου στον Αἰσχύλο, *Ariadne* 3, 1985, 295-307. Lewis John, *Adrien Turnèbe (1512-1565), A Humanist Observed*, Genève 1998.

¹³ Cf. par exemple la recherche organisée autour de la bibliothèque de Parrasio à Naples par le groupe de chercheurs réunis autour de Lucia Gualdo Rosa.

réception»¹⁴. Aujourd'hui nous sommes en mesure de reconstituer, plus facilement que pour le milieu savant de la bibliothèque d'Alexandrie, le climat, les débats intellectuels, la grandeur, mais aussi la mesquinerie des différents acteurs de la transmission des textes classiques. A terme, l'histoire d'Eschyle à la Renaissance bénéficiera, elle aussi, des retombées d'un tel mouvement.

Le choix de la documentation

Comme je l'avais annoncé d'entrée de jeu, j'ai renoncé à intégrer dans ma recherche trois catégories de textes: (1) les recueils d'*Aduersaria*, d'*Animad-ersiones*, de *Variae lectiones*, regroupant de manière assez souple des travaux isolés et divers commentaires portant sur des extraits d'auteurs parcourus par les humanistes, souvent tout au long d'une vie; (2) les ouvrages généraux traitant notamment de mythologie et d'histoire littéraire; (3) les allusions à Eschyle et à quelques-uns de ses vers, éparpillées dans les œuvres littéraires rédigées en latin ou dans les langues vernaculaires. Il convient toutefois de ne pas négliger à l'avenir l'apport de ce type de sources, destiné à compléter avantageusement l'histoire de la 'réception' d'Eschyle à la Renaissance.

Les recueils de notes de lectures et de cours reflètent, en effet, fidèlement les interrogations diverses - textuelles, morales, esthétiques - inspirées par les auteurs anciens aux humanistes qui les découvrent. Ces interrogations, ainsi que les réponses fournies, précèdent ou accompagnent éventuellement le travail d'édition ou d'interprétation d'un auteur particulier: on peut le vérifier, par exemple dans l' 'Eschyle' de Guillaume Canter (1580), lequel humaniste renvoie explicitement son lecteur à des commentaires publiés auparavant dans ses *Nouae Lectiones*. En outre, ces recueils disparates fournissent, le cas échéant, des informations sur les échanges entre lettrés: en témoignent notamment l'enquête que Jan Gruys et moi-même avons menée sur les travaux de Vettori relatifs aux tragédies d'Eschyle ou encore celle que mon collègue hollandais a entreprise à propos de la collection de fragments de tragédies et de comédies constituée par Théodore Canter à partir des années 1570, dont une partie seulement nous a été conservée à ce jour. Enfin, on peut espérer que ces documents apporteront également quelque lumière sur l'origine de certaines conjectures et sur leur diffusion avant qu'une édition imprimée ne les associe, à juste titre ou erronément, à un nom.

En ce qui concerne les catalogues raisonnés de thèmes mythologiques et les traités portant sur les genres littéraires ou sur une certaine forme d'histoire de la littérature, ils tiennent eux aussi une place non négligeable dans la fortune d'Eschyle à la Renaissance. Car ils véhiculent au sujet de notre Tragique des jugements sommaires, pour ne pas dire caricaturaux, et mettent en place des stéréotypes que s'empressent de

¹⁴ J.-L. Charlet, *Une querelle au sein de la 'Res publica litterarum': la question de Pline l'Ancien de 1469 au milieu du XVIe siècle*, dans Actes du congrès néo-latin de Cambridge, août 2000, à paraître.

répandre maints dilettantes de la culture, peu désireux de se confronter directement avec le texte. J'ai eu personnellement l'occasion de vérifier ce rôle de filtre à travers une étude des *Dialogues sur les poètes grecs et latins* de Lilio Gregorio Gyraldi, publiée à Bâle en 1545 et en 1580, puis à Leyde en 1696. On y observe, en effet, que les figures des trois Tragiques athéniens n'y sont envisagées qu'à travers les informations transmises par les Anciens eux-mêmes et qu'elles y sont enregistrées de manière plus ou moins critique. Ce sont essentiellement des anecdotes qui nous sont révélées par ce biais, rapportant en ce qui concerne Eschyle, sa participation à la bataille de Marathon et sa mort légendaire, son penchant immodéré pour la boisson, sa maladresse d'initiateur d'un genre nouveau, particulièrement mise en exergue par Philostrate et par Quintilien¹⁵. Cet examen d'un traité influent confirme de la sorte mon impression formulée en 1984 à propos du relatif insuccès d'Eschyle à la Renaissance et me pousse à étendre à l'ensemble des critiques grecs et latins la responsabilité que j'attribuais alors principalement à Aristote: «Ces multiples références au philosophe expliquent en partie l'insuccès relatif d'Eschyle à la Renaissance: les humanistes ont abordé le vieux poète avec les préjugés d'un de leurs maîtres à penser les plus prestigieux. Or, si Aristote salue volontiers en Eschyle le créateur de la tragédie athénienne, il ne comprend plus un théâtre fondé sur des valeurs qui lui sont devenues étrangères. Il n'est dès lors pas surprenant que le poète ait symbolisé au XVII^e siècle un art émergeant à peine de l'enfance, dont l'expression la plus parfaite ne se découvre qu'après un long cheminement»¹⁶. Même Dorat n'échappe pas aux pesanteurs d'un stéréotype ancré chez les Anciens, comme l'atteste cette remarque de son *Mythologicum*, édité tout récemment par Philip Ford: «*Quemadmodum uero inter tragicos tres palmam obtinere dicuntur Aeschylus augustus et magniloquus atque archaicus, id est antiquus, tum Euripides popularis forensis familiarior, tertius Sophocles intermedius unde duobus perfectior est habitus*»¹⁷. Par ailleurs, la consultation de ces manuels et de ces dictionnaires généraux induit chez l'un ou l'autre écrivain une connaissance superficielle du théâtre antique qui les entraîne à mentionner Eschyle dans des contextes où il ne représente qu'un nom.¹⁸ Cette constatation que j'ai faite autrefois à Trento à propos d'un certain nombre d'humanistes italiens du XVe siècle gagnerait à être confirmée par l'exploitation systématique des index de noms qui accompagnent les éditions des textes littéraires de la Renaissance et dont le nombre augmente avec les progrès de l'informatique.

¹⁵ M. Mund-Dopchie, *Lilio Gregorio Gyraldi et sa contribution à l'histoire des Tragiques grecs au XVII^e siècle*, HumLov 34A, 1985, 137-49.

¹⁶ Mund-Dopchie, *La survie d'Eschyle à la Renaissance*, 396.

¹⁷ Jean Dorat. *Mythologicum*, texte présenté, établi, traduit et annoté par P. Ford, Genève 2000, 90.

¹⁸ Cf. Mund-Dopchie, *Lilio Gregorio Gyraldi; Les premières étapes de la découverte*.

Enfin, le parcours de vastes corpus de poèmes et d'écrits en prose littéraire, rédigés en latin ou dans les langues vernaculaires, à la recherche de vers eschyléens imités ou traduits complèterait avantageusement l'information fournie sur les lecteurs d'Eschyle par les exemplaires annotés de textes imprimés: il nous éclairerait, en effet, sur le degré d'ouverture de ces derniers à l'écriture baroque d'un ultime représentant de la littérature archaïque. Dans cette optique, la brève étude que j'ai consacrée autrefois aux traductions et paraphrases françaises de quelque 450 expressions ou vers d'Eschyle conservées dans le fonds Dupuy révèle ainsi tout à la fois l'intérêt porté au vieux tragique en ce début du XVII^e siècle par le célèbre cercle érudit des frères Dupuy, mais aussi la réduction de sa langue fourmillante d'images et de néologismes en un français harmonieux, certes, mais lissant toutes les particularités¹⁹.

L'étude des genres

Si je me penche à présent sur les catégories des œuvres étudiées dans mon livre - éditions du texte grec, traductions (et imitation), commentaires -, je me rends compte, avec le recul, que j'ai abordé les unes et les autres essentiellement du point de vue du philologue et du professeur, soucieux de voir circuler un texte correct, des traductions fidèles et compréhensibles, des commentaires vastes par les points de vue envisagés et utiles par les renseignements fournis. En revanche, sans y avoir été totalement insensible, je n'ai guère accordé d'importance aux conditions historiques dans lesquelles ces différents ouvrages ont vu le jour et aux attentes préalables auxquelles ils étaient censés répondre. Je ne les ai pas davantage confrontés à des travaux équivalents qui concernent d'autres auteurs grecs. Or la rencontre de ces aspects peut affiner notre connaissance de la 'réception' d'Eschyle à la Renaissance.

Déjà les éditions du texte original que j'ai abordées ne répondent pas toutes au même propos. Si la publication de l'*editio princeps* de 1518 concrétise surtout le désir de l'officine des Alde de lancer rapidement sur le marché tous les textes anciens, les éditions de Turnèbe (1552), de Robortello (1552), de Vettori (1557) et de Canter (1580) se préoccupent davantage d'établir un texte correct et de restituer un *Aeschylus rediuiuus* par la recherche de meilleurs manuscrits (*ope codicum*), par l'ingéniosité de leurs corrections (*per coniecturam*) et par leur souci de comprendre les problèmes paléographiques et métriques suscités par le texte des tragédies. Par ailleurs, les textes grecs des *Sept contre Thèbes* produits par Jean Caselius (1579) et par Florent Chrestien (1585) sont manifestement destinés à servir de support à la traduction élaborée par ces deux lettrés; ils n'ont du reste subi aucune modification fondamentale par rapport au texte dont ils se sont inspirés, à savoir l'édition de Vettori. Quant aux éditions du *Prométhée enchaîné* réalisées respectivement par Dorat en 1548 et par Matthias Garbitius en 1559, elles ne se contentent pas de reproduire passivement le travail d'un prédécesseur: la première enregistre des conjectures du maître de la

¹⁹ Cf. M. Mund-Dopchie, *La traduction française conservée dans le fonds Dupuy*, A&A 23/2, 1977, 178-90.

Pléiade, la seconde emprunte des leçons tous azimuts . Mais aucune des deux ne se fonde sur une source nouvelle, ce qui s'explique par le public auquel elles sont destinées: on s'attend, en effet, à ce qu'un professeur se soucie principalement de fournir à ses élèves un texte compréhensible plutôt que de partir à la recherche de manuscrits attestant d'autres états de celui-ci. Enfin, je m'étonne aujourd'hui de mon étonnement face aux ajouts grecs intégrés dans le texte du *Prométhée enchaîné* de Matthias Garbitius réédité dans le cadre du gymnase de Strasbourg en 1609. L'usage très approximatif de la langue grecque qui y est révélé ne s'explique pas nécessairement, comme je le croyais alors, par l'incompétence du concepteur, mais par une plaisanterie d'étudiants. On dispose en effet d'un nombre suffisamment élevé de compositions théâtrales élaborées à l'occasion de festivités universitaires pour mesurer l'intention satyrique et le plaisir de jouer avec les mots qui président à de tels débordements. Je n'en veux pour preuve que le texte de la comédie *Ignoramus*, représentée à Cambridge en 1615 et publiée une première fois à Londres en 1630 : son auteur, George Ruggle, professeur à Clare Hall, y mêle avec délice du latin véritable avec de l'argot et du patois anglais grossièrement latinisés.

Plus encore que l'édition d'un texte original, la traduction en tant qu'acte de passage entre deux langues a bénéficié au cours de ces dernières années de recherches fondamentales, qu'il s'agisse de théorie pure ou de pratiques intégrées dans un contexte historique²⁰. On peut analyser plus finement, dans cette perspective, les traductions latines rencontrées dans mon étude sur la fortune d'Eschyle. Ainsi, la translation de l'ensemble du corpus, due à Saint-Ravy (1555), et la translation manuscrite d'Isaac Casaubon, notée entre les lignes du texte grec de l'*Agamemnon*, appliquent jusqu'à leurs limites extrêmes les principes de la traduction *ad uerbum*, puisqu'elles se contentent de gloser les mots grecs par leur équivalent latin. De tels exercices, fort répandus à la Renaissance²¹, servent de support à l'enseignement et démontrent essentiellement les compétences des élèves en morphologie et en vocabulaire dans les domaines du grec et du latin. Point n'est besoin de comprendre le sens des textes ainsi traduits; les auteurs les plus hermétiques, comme les auteurs facilement accessibles, peuvent se prêter à ce genre d'exercices et on s'explique ainsi que Dorat ait pu de cette manière introduire ses élèves aux textes de Pindare, de Lycophron et d'Oppien !

Les autres traductions latines d'Eschyle respectent, quant à elles, les critères de la traduction *ad sententiam*, lesquels recommandent de privilégier le sens au détriment

²⁰ Signalons notamment en ce qui concerne la Renaissance les ouvrages fondamentaux de G. P. Norton, *The Ideology and Language of Translation in Renaissance France and Their Humanist Antecedents*, Genève 1984 et V. Worth, *Practising Translation in Renaissance France: the Example of Etienne Dolet*, Oxford 1988.

²¹ Tel est, par exemple, l'*Ajax* latin attribué à Pietro da Montagnana, cf. E. Borza, *Une traduction latine de Sophocle du XVe siècle, Problèmes d'attribution et tentatives de réponse*, XVI^e Congresso Internazionale di Studi Umanistici (Sassoferrato 21-24 giugno 1995). Studi Umanistici Piceni 16, éd. S. Troiani, A. Grilli, C. Prete, Sassoferrato 1996, 17-31.

de la forme. Les traductions de Turnèbe, de Garbitius, et de Caselius sont celles qui poussent la démarche jusqu'au bout, puisqu'elles rendent des vers par de la prose et s'efforcent de cerner, avec des succès divers, toutes les nuances de la phrase. En revanche, les traductions de Coriolano Martirano et de Florent Chrestien, de même que l'imitation de Jacques-Auguste de Thou, visent davantage la fidélité au caractère poétique de l'œuvre originale, puisqu'elles recourent à des vers latins. Mais ceux-ci apparaissent conventionnels et stéréotypés face au modèle grec et transposent mal l'étrangeté des néologismes et des hapax: seul Florent Chrestien, à l'instar de son maître Joseph Juste Scaliger, s'efforce de relever le défi lancé par la langue eschyléenne en produisant un texte qui imite l'écriture du poète épique Pacuvius. Mais comme il traduit selon le même mode 'pacuvien' le texte de *Philoctète* l'année suivante, on peut hélas en conclure qu'il met au point une approche uniforme de l'ensemble des Tragiques grecs, dont le lyrisme archaïque d'Eschyle n'émerge nullement.

Enfin, les commentaires rencontrés au cours de mon enquête pourraient bénéficier des récentes études faites sur la présentation matérielle et sur le contenu de tels écrits. En ce qui concerne la présentation, on notera qu'aucune des exégèses du texte eschyléen, sauf les annotations marginales d'exemplaires imprimés, n'encercle le texte original, imprimé en plus gros caractères, à l'instar des commentaires médiévaux. On ne rencontre pas davantage de commentaire imprimé systématiquement en bas de chaque page, comme l'usage s'en répand au cours du XVI^e siècle. En revanche, des commentaires suivent la section de texte qu'ils illustrent chez Garbitius, ou sont intégrés à la fin du volume comme dans l'édition de Vettori-Estienne. La tradition d'Eschyle à la Renaissance reflète ainsi à sa manière les évolutions matérielles du genre. Quant au contenu, on pourrait le soumettre au classement proposé par Jean-Louis Vivès et répertorier, selon ses critères, d'abord, les gloses, qui visent à éclaircir un mot obscur ou une expression difficile, et les scolies, un peu plus étendues, qui consistent en une parole aisée, simple, absolument dépouillée de tout ornement. C'est dans ces rubriques qu'il convient de classer prioritairement les annotations manuscrites situées dans les marges de nombreux exemplaires imprimés, parmi lesquelles les gloses et scolies de Dorat et de Portus revêtent une importance considérable pour l'histoire et l'établissement du texte. Quant au commentaire proprement dit, tel qu'il est conçu par Vivès, il désigne aussi bien un texte élaboré, à prétentions littéraires, que des notes de cours rédigées soit par le professeur, soit copiées par un élève. Une telle définition me paraît convenir particulièrement bien aux exégèses d'Estienne, de Garbitius et de Portus, si l'on prend en compte en ce qui concerne ce dernier le contenu de son manuscrit autographe B.P.L.180 étudié actuellement par Iraklis Kallergis. De ce point de vue aussi, les études eschyléennes pourraient avantageusement s'inscrire dans les analyses des genres littéraires à la Renaissance en permettant la confrontation avec la 'réception' d'autres auteurs antiques.

L'étude du texte eschyléen

Pour clôturer la liste de mes repentirs et de mes souhaits par une note tout à fait optimiste, j'accueille avec joie le projet de constitution d'un nouveau répertoire de conjectures eschyléennes par les équipes des Universités de Trento, de Cagliari et de Lille III, parce que celui-ci implique le relevé et l'étude systématique de toutes les variantes contenues dans les différentes éditions²². On en tirera à l'évidence des éclaircissements sur les relations de dépendance ou sur les concomitances attestées entre les différents exemplaires annotés de l'édition de Vettori. En cette matière, j'ai poussé les investigations aussi loin que me le permettait la réalisation de ma thèse en m'attachant prioritairement aux conjectures attribuées à Dorat et à Portus. Mais la confrontation systématique des variantes et des lettrés auxquels celles-ci sont attribuées permettra sans aucun doute un classement chronologique plus précis. De plus, des intermédiaires doivent encore être retrouvés ou identifiés pour éclairer l'histoire des enseignements de maîtres prestigieux, dont on ne possède pas les écrits autographes : connus essentiellement à travers les notes d'élèves renommés ou obscurs, ces cours sont recopiés de génération en génération en subissant maintes modifications. Il convient dès lors de tenter de reconstituer la courroie de transmission et de repérer les chaînons manquants : en l'occurrence, découvrira-t-on un jour ces relais importants des cours de Dorat que sont l'exemplaire de Canter annoté par Émeric Bigot et celui de Stanley, annoté par Ezéchiel Spanheim et conservé autrefois à la Bibliothèque de Berlin ? Les progrès incessants du catalogage des ouvrages anciens dans les bibliothèques permettent de tels espoirs.

Conclusion

Si j'avais envisagé à l'époque de répondre à toutes ces questions soulevées dans le cadre de ce colloque, en supposant que tous les outils de consultation accessibles aujourd'hui aient déjà été mis à ma disposition, ma recherche se serait étendue non pas sur dix ans, mais sur vingt ou alors elle aurait dû d'emblée être portée par une équipe, qui n'existait pas encore ! Elie Borza a d'ailleurs retenu la leçon, lui qui, disposant de surcroît pour Sophocle d'un plus grand nombre d'éditions, de traductions et de commentaires, a préféré limiter son enquête aux travaux italiens de la première moitié du XVI^e siècle. Le moment est donc venu, en ce qui concerne la fortune d'Eschyle à la Renaissance de faire davantage et mieux. C'est d'ailleurs le lot de toute recherche d'être vouée au dépassement. Pourvu que pendant un temps donné elle ait offert à d'autres chercheurs le palier sur lequel ils prennent appui pour poursuivre l'escalade.

Louvain -la - Neuve

Monique Mund-Dopchie

²² Cf. notamment A. Galistu, *Le congetture eschilee di Adrien Turnèbe, parte prima: 'l'Oresteia'*, Lexis 17, 1999, 155-82.